

Sublimation, substitution et angoisse sociale (*suite*)

Edward Glover

Traduction et notes d'Isabelle Châtelet¹

Investigation clinique. Nous voici enfin arrivés dans les marges foisonnantes de la recherche sur la sublimation. Trois directions évidentes se dégagent de l'investigation récente. La première est clinique, la seconde consiste en une reprise de l'examen de la structure psychique et la troisième en une recherche sur la qualité des énergies psychiques. L'usage veut que l'investigation clinique vienne en premier. Les investigations cliniques peuvent être soit directes — dans ce cas nous avons affaire d'emblée à l'observation et à l'analyse de processus considérés d'un commun accord comme sublimatoires —, soit indirectes — ce qui implique l'observation et l'analyse de phénomènes accompagnant la sublimation ou qui lui sont liés, mais qui sont considérés comme n'en faisant pas partie.

Sublimations passagères. (a) Dans le développement. Bernfeld nous a donné un bon exemple de méthode directe par son exploration des sublimations passagères qui se présentent chez des enfants et des adolescents apparemment normaux². Ces sublimations passagères dépendent, à ses yeux, de la quantité de libido dont le moi dispose librement. Il a décrit deux cas extrêmes : (a) la satisfaction de la libido, bien qu'elle soit en accord avec le moi, est différée et la libido est dirigée vers d'autres objets de nature non sexuelle, en accord avec le moi ; il est nécessaire ici que les pulsions du moi ne soient pas (de façon indépendante ou parce qu'elles résultent de la frustration de la libido) dans un état de privation ; (b) là où la libido a tendance à se mettre au service du moi, celui-ci peut la convoquer lorsqu'il n'a pas l'énergie suffisante pour réaliser son but. Bernfeld avance des propositions générales sur la sublimation à partir de son étude de ces deux cas et d'autres : l'importance de la sublimation est en rapport avec la force du moi, la plasticité de la libido n'est qu'une variable et le détournement du but n'est qu'un des nombreux aspects de la sublimation.

¹ Cet article est paru en juillet 1931 dans *The International Journal of Psycho-Analysis*, vol. XII, 3^e partie. [La traduction de cet article prend appui sur les traductions de Freud en anglais, auxquelles Glover se réfère dans la plupart des cas, et compte tenu de l'état lacunaire à l'époque des traductions en français. Néanmoins, les traductions françaises consultées des textes mentionnés ont été indiquées. (N.d.T.)]

² Dr Siegfried Bernfeld, « Remarques sur la "sublimation" » (1922), trad. fr. par Claude Lorrain dans le numéro 36 d'*Essaim*, 2016.

(b) *Pendant la maladie.* Un second exemple de méthode directe m'a conduit vers une partie du matériel clinique qui est à la source de mon intérêt pour la sublimation. Pour des raisons de place, je ne peux pas donner de détails sur ce cas et je m'en tiendrai à la description générale de mes découvertes. Le matériel se rapporte aux sublimations passagères accompagnant des états pathologiques. Ces états, comme on pouvait s'y attendre, ne sont pas d'ordre névrotique mais relèvent pour une part d'un genre non classable – l'alcoolisme, l'addiction aux drogues, etc. –, pour une deuxième part de la nature de formations de caractère névrotique et, pour une autre part, de psychoses larvées (par exemple chez des individus apparemment normaux présentant des formations paranoïdes ou des réactions schizophréniques). Ces cas montraient tous une *labilité extrême* des processus de sublimation. Ce n'était pas que l'individu fût dans une recherche compulsive sans trouver de satisfaction dans une activité idéale ; toutes ses énergies semblaient être versées au compte d'une seule sublimation puis être entièrement déplacées, apparemment, vers une autre sublimation, délaissant l'intérêt de départ, telle une cosse vide. À chaque étape, il semblait y avoir une satisfaction complète. Néanmoins, tout en permettant un changement d'idiome (dans le contenu de la manifestation, autrement dit), les activités montraient invariablement un dénominateur commun, l'expression symbolique d'un fantasme inconscient. Mais bien que les processus fussent extrêmement labiles et que, de cette façon, ils fussent différents des formations stables plus habituelles de la vie adulte, on ne pouvait pas à première vue les distinguer des sublimations qui répondent aux critères culturels ou esthétiques les plus exigeants : ils concernaient le chant, la peinture, la sculpture, la littérature, la recherche scientifique et historique, etc. Dans un cas présentant des traits délirants et un défaut général du sens de la réalité, on pouvait observer que le mécanisme délirant fixait un élément de représentation dans les activités sans nécessairement interférer sérieusement dans leur effectuation³. Lorsque, toutefois, pour une raison extrinsèque ou un motif intrinsèque de culpabilité, une activité quelconque était progressivement abandonnée, le moment intermédiaire était caractérisé par de l'agitation, une tension extrême et des manifestations d'angoisse associées à des accès soudains d'activité frénétique à composante sexuelle, comme de jouer avec les excréments.

Sublimation et perversion sexuelle. Un autre genre d'observations moins directes incite à prendre en considération le phénomène de la perversion sexuelle. Ces phénomènes

³ Dans « Certains aspects de la sublimation et du délire » (1930) [trad. de l'anglais par Marie-Lise Lauth et Rachel Samacher dans *Ella Sharpe lue par Lacan, avec la traduction inédite des écrits d'Ella Sharpe*, Paris, Hermann, 2007], Ella F. Sharpe dit : « La sublimation vient de la même racine que le délire de persécution » (p. 126)

ont toujours eu un intérêt théorique pour qui étudie la sublimation. Par exemple, l'idée que dans la perversion sexuelle une ou plusieurs composantes sexuelles de la pulsion sont maintenues et accentuées – prix payé au refoulement complet d'autres composantes liées à la situation œdipienne – a une certaine ressemblance avec les idées qui ont été émises sur l'inhibition du but. Il est vrai que le degré de plaisir sexuel direct nous permet de faire une distinction clinique, mais la résistance de beaucoup de perversions à l'analyse laisse penser que, en raison probablement d'associations symboliques, une déviation très importante de l'énergie venant d'autres composantes a lieu.

Sur le plan clinique, le rapport de la perversion avec la sublimation est plus évident. Dans beaucoup de cas, on découvre que l'activité perverse est pratiquée plus librement là où certaines conditions esthétiques sont remplies. Par exemple, un inverti habité par des fantasmes de flagellation décrit comment ses activités érotiques sont inhibées lorsque le fouet ne répond pas à certains critères esthétiques, de taille, de forme, de finesse, de tendresse, de couleur, etc. Ceux qui fétichisent les vêtements et les chaussures présentent des réactions semblables⁴. Les sous-vêtements, par exemple, doivent obéir à certaines règles esthétiques rigides se rapportant au modèle, à la couleur, à la ligne et j'en passe. La rigidité de ces critères nous rappelle les canons que les critiques d'art ou leurs représentants brandissent avec une ferveur toute religieuse. Si quelqu'un entendait, sans savoir quel est leur réel enjeu, des discussions diagnostiques sur les conditions de la satisfaction sexuelle perverse et une discussion esthétique sur les canons de l'art « bon » ou « mauvais », il lui serait difficile de les distinguer.

Sublimation et affect. Passant de ce type d'observations à des investigations cliniques moins directes, j'ai de nouveau l'intention de passer sur les détails et de présenter les conclusions auxquelles j'ai abouti progressivement et avec une conviction qui est allée en augmentant au cours de ma pratique analytique. Il ne peut échapper, je crois, à l'attention de tout analyste que les patients, lorsqu'ils racontent leurs activités relevant de la sublimation, décrivent plus ou moins constamment des manifestations associées d'angoisse ou de culpabilité, soit directes, soit sous des formes réactives variées : colère, irritation, critique des autres, sentiments d'infériorité ou autodénigrement, désespoir, ambition fantasmée de réassurance, etc. Il ne peut échapper non plus à l'attention que la tentative d'analyser non seulement ces réactions mais aussi les composantes de la sublimation soulève une forte résistance. J'ai mis en évidence, en écrivant il y a quelques années sur les aspects techniques

⁴ James Glover, « Notes on an Unusual Form of Perversion », *International Journal of Psycho-Analysis*, 1927, VIII, p. 10.

de la résistance⁵, la très haute valeur de défense des résistances dissimulées par la sublimation et j'ai remarqué que non seulement le mécanisme de déplacement était exploité ou ébranlé par les motions du ça, mais que le mécanisme de rationalisation pouvait être exploité dans cette situation à un degré extraordinaire au titre de défense supplémentaire. À l'époque, j'ai simplement attiré l'attention sur l'association de l'angoisse avec les processus de sublimation et je n'ai pas tenté d'approfondir la question d'une « formation ». Avant de m'y mettre, j'aurais aimé signaler quelques traits intéressants de la situation.

Pour commencer avec les systèmes de rationalisation qui viennent d'être mentionnés, il est intéressant de relever qu'ils ne se limitent pas à des considérations du moi purement réalistes, qui sont naturellement une caractéristique des activités sublimées. Le patient ne se contente pas de proclamer que ses activités n'ont aucune signification cachée et que ce sont des activités sociales ou culturelles ordinairement admises, il continue généralement à proclamer son adhésion à un système de valeurs absolues, éthiques, esthétiques ou scientifiques. Ce faisant, il s'efforce de s'opposer à toute recherche d'éléments qui peuvent apparaître à l'analyste comme de fragiles déguisements de pulsions refoulées. Nous pouvons ici apercevoir les principales difficultés pratiques qui s'attachent à la valeur culturelle de la sublimation. L'analyste qui a un solide parti pris en faveur des valeurs culturelles est enclin à être pris à son propre piège pendant l'analyse, en particulier pour les cas « caractérologiques ». C'est presque comme si le patient savait que l'analyste avait approuvé certaines valeurs générales et rétorquait en élevant ses valeurs à lui au statut d'une série d'absolus. Ces absolus, le patient considère en règle générale qu'ils sont dispensés d'examen. L'investigation passe pour une forme de blasphème. La défense est semblable à celle qu'adoptent les patients influencés par la théosophie : ils s'efforcent d'échapper au problème de la culpabilité infantile en invoquant les lois du Karma, le stade de leurs réincarnations, etc. Cela étant au-delà de toute discussion à leurs yeux, la culpabilité infantile est prise pour un phénomène accessoire qui n'a qu'une importance intellectuelle.

Évidemment, la première étape de l'investigation consiste à classer les activités en question, la suivante à classer les réactions puis à les comparer avec les réactions à d'autres situations sociales dans lesquelles l'élément de sublimation n'est pas aussi prononcé. Je ne me lancerai pas dans ces investigations maintenant. Très peu de réflexion suffit, toutefois, pour savoir que nous n'aurons pas de difficulté à montrer l'étendue considérable des ramifications de l'angoisse sociale. La part de snobisme qui, d'un point de vue statistique, accompagne

⁵ Edward Glover, « The Technique of Psycho-Analysis », 1928, pp. 34-35.

communément les préoccupations esthétiques et culturelles nous permet de faire le lien avec un autre groupe de réactions face à l'angoisse sociale, à savoir le snobisme social. Et ce serait facile d'établir une série de parallèles, qu'ils soient éthiques, religieux ou même hypocondriaques. Il est vrai que la valeur de rationalisation varierait en fonction de différentes séries, par exemple les critères de snobisme social recevraient un accueil moins unanime que les absolus esthétiques⁶.

Il est vrai que ces données comportent des réactions s'efforçant de dissimuler l'angoisse et la culpabilité. Mais il n'est pas difficile de montrer que dans un grand nombre de cas une aura d'angoisse avoisine l'intérêt pour les activités culturelles. Parfois c'est une angoisse libre, parfois elle est fixée sur un élément précis de substitution. C'est presque une expérience constante dans l'analyse que d'entendre les patients exprimer ouvertement leur appréhension de l'effet que celle-ci peut avoir sur leurs activités artistiques ou d'ordre créatif. Parce qu'il leur manque un point de vue adapté sur l'angoisse qui réside dans leur personnalité, ils vont soulever des problèmes généraux avec un grand sérieux ; par exemple un grand maître aurait-il fait des chefs-d'œuvre s'il avait été analysé ; ce qui se serait passé si le Christ avait été analysé ; si les névroses ne sont pas le ressort des œuvres de la culture, et ainsi de suite. Ernest Jones a récemment publié une brève communication sur un aspect de cette question⁷.

Pour le moment je ne m'intéresse pas à l'interprétation de ces attitudes en fonction du changement de leurs manifestations. Je souligne simplement le fait que l'angoisse peut être détectée soit directement, soit à travers des réactions protectrices en rapport étroit avec les processus de sublimation. Il y a des patients qui apportent à leur analyste une grande quantité de matériel de cette nature. Ils passent des journées à citer leurs recherches sur la vie des génies, avec l'intention de montrer que la souffrance névrotique est la condition *sine qua non* du génie créateur.

En plus de l'angoisse qui accompagne les activités sublimatoires, c'est souvent que s'y associent, de façon marquée, des attitudes réactives. Nous savons que des attitudes réactives de haine masquent couramment des états d'angoisse, mais la quantité de haine et d'agressivité qui s'attache à ces constellations culturelles est si grande qu'elles procurent, on peut le supposer, un débouché plus ou moins direct à des motions de destruction. Il est intéressant de

⁶ Voir aussi Eder, « A Contribution to the Psychology of Snobbishness », *International Journal of Psycho-Analysis (Bulletin)*, 1926, VII, p. 128, et « On the Psychology of Value », *British Journal of Medical Psychology*, 1930, X, pt. 2.

⁷ Ernest Jones, « Communication to British Psycho-Analytical Society », 1^{er} juin 1927, Abst. *International Journal of Psycho-Analysis (Bulletin)*, 1927, VIII, p. 558.

relever dans cette association l'une des polarités naturelles des recherches esthétiques ou scientifiques, c'est-à-dire des activités créatrices et critiques (destructrices). L'interprétation n'est après tout qu'un compromis entre ces tendances. Il n'est pas exagéré de dire qu'une grande partie des activités critiques se rapportent moins à la mesure, à la mise en relation et à l'orientation qu'à la satisfaction directe de besoins destructeurs. L'opinion populaire rabaisse l'importance de la fièvre qui peut se déclarer dans ces domaines de l'activité esthétique pour trois raisons : d'abord parce que l'indulgence est très répandue, ensuite parce que les tendances destructrices sont cachées derrière l'aspect créatif d'une critique constructive et enfin parce que, en particulier dans le cas de la critique littéraire, les tendances à l'humour et les gratifications venant du style (technique) contribuent à dissimuler ou à faire disparaître des motifs plus primitifs.

Enchaînement obsessionnel. En général, donc, on a suffisamment de preuves de l'association de réactions d'angoisse et de tendances agressives avec les activités sublimées pour être sûr de pouvoir mener l'investigation plus loin. L'explication qui coule de source paraît être que les sublimations agissent en tant que conducteurs de motions et d'affects inconscients. Elle a déjà été énoncée par Freud pour les névroses obsessionnelles. Dans cette névrose, les sublimations agissent en tant que substituts et ouvrent des brèches appropriées, c'est-à-dire qu'elles permettent le retour du refoulé. Si maintenant nous découvrons que ce système conducteur est opérant dans la sphère générale des sublimations, nous sommes obligés de nous demander si, en fait, il ne s'agit pas d'un *enchaînement obsessionnel d'événements* que nous n'avons pas identifié. (L'enchaînement obsessionnel est le suivant : formation réactionnelle—retour du refoulé—formation de défense.) La direction de cette succession de pensées est patente : nous avons essayé tout au long du raisonnement de maintenir une distinction claire entre sublimation et formation de symptôme, et maintenant nous sommes devant l'éventualité que les sublimations fassent partie, dans beaucoup de situations, de formations psychiques plus vastes ressemblant à des symptômes. La dimension de réparation des sublimations soulignée par Melanie Klein et Ella F. Sharpe présente de nettes ressemblances avec les formations obsessionnelles à cause du mécanisme d'annulation.

Formations phobiques. Dans la sphère sociale et culturelle il ne s'agit cependant pas seulement d'une question de technique obsessionnelle. Chaque fois que des conducteurs ou des substitutions se trouvent associés à une certaine quantité d'angoisse, nous avons les ingrédients essentiels d'une formation phobique. Et c'est cet aspect particulier du problème que je souhaite éclairer, en l'occurrence. Avons-nous des raisons de penser que les sublimations s'accompagnant de réactions d'angoisse font partie d'un système phobique

étendu ? Vous vous souvenez, bien entendu, que les phobies que nous rencontrons et traitons dans la clinique n'ont « pas réussi ». Les mesures prises pour empêcher l'affect qui suit le retour du refoulé ont échoué. Si maintenant nous considérons les sublimations s'accompagnant d'angoisse comme des phobies étendues, nous pouvons peut-être établir un critère de la vraie sublimation : ce devrait être une « phobie réussie », un détournement sans affect et un déplacement de l'énergie sexuelle. Cependant, nous devrions alors admettre que c'est le phénomène humain le plus rare qui soit. J'ai déjà évoqué l'idée communément admise selon laquelle la sublimation favorise le *Lust* et diminue l'*Unlust*, et j'ai enquêté pour savoir si elle était vraie d'un point de vue statistique ou par approximation. Mon expérience clinique tend à montrer qu'elle n'est certainement pas vraie dans toutes les situations.

*

Nous ne pouvons pas avancer plus loin dans la discussion sans comprendre précisément la nature de l'*angoisse sociale*. Les difficultés sont dues ici aux différentes manifestations de l'angoisse et aux modifications qu'elles subissent aux différentes étapes du développement. L'enseignement le plus récent de Freud tient compte des états d'angoisse primaire, des formations phobiques de la petite enfance et des phobies classiques de la vie adulte⁸. La focalisation de l'intérêt sur les phobies d'adultes a contribué à brouiller deux faits importants : la dispersion sans assistance, la dissémination ou la modification spontanée des phobies infantiles, d'une part, et la différence entre une angoisse extérieure et des facteurs endopsychiques (culpabilité) que l'on peut observer dans les phobies infantiles. Disons-le simplement : on a tendance à confondre angoisse sociale et culpabilité, et on a eu tendance à admettre facilement l'idée que certains états d'angoisse sociale sont spontanément *résolus* au lieu d'être *dispersés* dans des formations plus petites.

Nous avons pris l'habitude de classer les conditions de l'angoisse selon un certain ordre, en commençant par ces dangers qui peuvent être attribués à l'agression extérieure (perte d'amour, angoisse de castration) et en finissant par une condition complètement endopsychique (crainte de perdre l'amour qui provient du surmoi). Cette dernière forme d'angoisse donne naissance à l'affect de culpabilité éprouvé directement ou sous la forme d'un besoin de punition, et elle est considérée comme ayant un rapport particulier avec les motions agressives. L'élément externe se modifie au fil du temps, passant de l'angoisse suscitée par une agression réelle à une angoisse se rapportant à une critique extérieure.

⁸ *Inhibition, symptôme et angoisse* (éd. all. [1926]), trad. par Michel Tort, Paris, PUF, 1951, pp. 55-68, et *Malaise dans la civilisation* [1930], trad. de l'allemand par Aline Weill, Paris, Payot, 2010.

L'élément interne est et reste l'angoisse provoquée par une critique interne. L'angoisse se rapportant à une critique externe, qui est identique à l'angoisse se rapportant à la perte d'amour, est celle que l'on définit comme angoisse sociale. On peut aussi la décrire avec une formule simple : la peur des conséquences si l'on est découvert. Elle prévaut largement dans l'enfance et elle est probablement très sous-estimée dans son lien avec la vie adulte. Le rapport qu'elle a avec la critique interne est toutefois très intime et il est difficile de les distinguer nettement. Cela est dû, dans une large mesure, à l'opération du mécanisme de projection. D'abord, l'agression qui vient d'une autorité extérieure est exagérée par projection et, ensuite, la dureté de la critique interne peut être temporairement atténuée si cette critique est déplacée sous la forme de l'angoisse sociale. De la même façon, les processus d'introjection brouillent la ligne nette qui sépare les deux situations. Les deux font toutefois l'objet d'une certaine modification au cours de l'adolescence. Les conditions de l'angoisse sociale se font plus précises et, de la même façon, les aspects les plus superficiels de la critique du surmoi commencent à mériter le terme de conscience sociale. La recherche récente fait penser que le point de départ des « conditions endopsychiques de l'angoisse » (culpabilité) est beaucoup plus précoce qu'on ne l'a supposé, mais, spéculation mise à part, nous n'avons pas encore de preuve que la culpabilité et les réactions d'angoisse externe s'organisent simultanément. En attendant, certaines considérations théoriques semblent justifier l'idée que des réactions de peur primaire précèdent la culpabilité.

*

Retour sur les phobies dispersées. Si maintenant nous reprenons l'examen des affects et des réactions qui accompagnent les sublimations, nous voyons que tandis que la part d'angoisse est évidente dans beaucoup de cas, les réactions paraissent présenter un mélange d'angoisse sociale et de culpabilité déplacée. On peut opérer une nette distinction entre des préoccupations plus ou moins compulsives, dont la finalité est d'acquérir du mérite (de liquider la culpabilité), et celles dans lesquelles le désir de ne pas être découvert a un rôle important. Ce n'est pas exagéré de dire que beaucoup d'individus qui paraissent avoir passé leur vie dans des recherches intellectuelles peuvent se révéler à l'examen s'être accrochés anxieusement à une façade fragile de préoccupations culturelles pour éviter d'être repérés et critiqués. C'est assurément la force des composantes agressives associées à l'activité en question qui fait que la réaction dépend d'un groupe ou de l'autre.

De toute façon, nous devons envisager la possibilité que les phobies disparaissant spontanément au début de la vie n'aient en réalité pas disparu, mais qu'elles aient fini par se disperser et qu'elles tendent à se rassembler et s'organiser en s'associant à des activités

sublimées. Ces formations ne sont pas, bien entendu, aussi étroitement soudées ou condensées que ne le sont les phobies, d'où le fait qu'elles contiennent mieux l'angoisse. En même temps, nous devons nous demander si la liberté dont jouissent un grand nombre de gens dans des états obsessionnels manifestes n'est pas due à un déplacement de la technique obsessionnelle vers des activités qui en vertu des valeurs culturelles ne sont pas soupçonnées d'être symptomatiques.

Le caractère anxieux. Ernest Jones a déjà publié un travail très évocateur sur cette question dans l'article qui a pour titre « The Anxiety Character⁹ ». Partant de l'idée que si des réactions défensives contre l'angoisse sont localisées, elles sont *a priori* des formations phobiques, il définit le caractère anxieux comme cet état dans lequel les tendances à l'angoisse et les réactions défensives forment comme un tout dans la structure de la personnalité. Elles sont disséminées et reposent d'abord sur un processus défensif. Il repère trois composantes dans la formation : l'une, positive, en rapport avec la quantité d'excitation libidinale, le développement de l'angoisse et son déplacement (dans le cas d'un caractère anxieux) dans la personnalité qui l'absorbe. L'individu réagit aux situations sociales chaque fois qu'elles présentent des possibilités de perte ou de préjudice d'une importance symbolique (opérations, perte d'objets de valeur) ou lorsqu'elles représentent des atteintes sociales mineures (affronts ou rebuffades, etc.). Néanmoins, si l'angoisse développée se révèle pénible, une troisième composante peut être distinguée : une réaction d'angoisse dissimulée contre l'angoisse. Celle-ci prend souvent la forme de réactions de haine, de colère et d'irritabilité, bien que, ici aussi, les rapports avec les réactions de culpabilité soient très proches. Dans l'ensemble, Jones a choisi des situations sociales pour illustrer cette situation, mais on s'apercevra aisément que l'on peut considérer qu'elle comprend la plupart des formations que j'ai déjà décrites comme se rapportant aux activités culturelles. La justification du concept de caractère anxieux est un problème plus vaste dans lequel je n'entrerai pas, sauf pour remarquer que si certaines caractéristiques – timidité, prudence, etc. – semblent être des formations, elles sont assurément plus *mobiles* que les réactions habituelles du caractère. Cela mis à part, il est évident qu'un élément quantitatif doit nous aider à différencier éventuellement le caractère anxieux des sublimations associées à la technique de l'angoisse (ou obsessionnelle). Et je voudrais avancer que bien que ces états-là soient beaucoup plus diffus que les formations de symptôme localisées de la phobie, ils sont néanmoins, en comparaison de l'état de préparation à une angoisse diffuse décrit par Ernest

⁹ Ernest Jones, « The Anxiety Character », *Medical Review of Reviews*, 1930, XXXVI, 3, p. 177.

Jones, suffisamment fixés et assez fortement chargés pour faire l'objet d'une catégorie spéciale.

Angoisse et inhibition. Melanie Klein propose, dans son travail sur les inhibitions névrotiques de l'enfance, une troisième conception possible du rapport de l'angoisse à la sublimation¹⁰. D'après un article antérieur, un déplacement de l'affect (sous la forme d'angoisse) du refoulé vers les tendances du moi s'opère même dans le refoulement réussi ; le déplacement s'effectue par identification (plus tard symbolisme) et l'activité du moi en question comporte en tout cas un certain degré d'investissement libidinal primaire. L'angoisse ne se montre pas directement, mais se manifeste sous forme d'inhibitions. Dans certains cas, on peut les appeler « inhibitions normales », mais là où le refoulement échoue, la quantité d'angoisse déplacée est plus grande et les inhibitions sont de type névrotique. Un lien supplémentaire entre refoulement et sublimation est nécessaire pour aboutir à une inhibition névrotique : non seulement le refoulement doit échouer, mais de solides intérêts sublimatoires doivent exister dans l'activité du moi en question. La situation présente des ressemblances avec la formation phobique, mais elle s'en distingue de deux façons. D'abord, l'angoisse est liée dans l'inhibition tandis qu'elle est libre dans la phobie ; ensuite, là où existe une formation de symptôme, la fixation a conduit au refoulement à un stade précoce, avant qu'une sublimation réussie ne se soit opérée.

Les derniers développements de Melanie Klein soulignent le fait que, en raison de l'angoisse issue de la frustration et des fantasmes à propos des organes sexuels parentaux, l'identification à des objets non sexuels est stimulée ; l'angoisse est alors déplacée vers des intérêts du moi appropriés. Ce déplacement a une valeur d'adaptation parce que, grâce à l'identification (le symbolisme), les énergies sont transférées à des tendances du moi. Mais le degré d'angoisse reste important. Si l'angoisse primaire est en excès, elle empêche le symbolisme et, par conséquent, la capacité de sublimer (c'est-à-dire le transfert de l'intérêt). Si, toutefois, le transfert de l'angoisse est en excès, il est susceptible de finir en inhibition de l'activité du moi (sublimation).

La première reconstruction théorique du déroulement des événements n'est pas entièrement satisfaisante, en partie parce qu'elle se sert d'une théorie de l'angoisse désormais abandonnée et en partie parce que les rapports entre refoulement, sublimation et formation du symptôme sont assez schématiques et dépendent çà et là de l'emploi de termes tels que

¹⁰ M. Klein, Melanie Klein, « Infant Analysis », *International Journal of Psycho-Analysis*, 1926, VII, p. 31. [Voir aussi « L'analyse des jeunes enfants » (1923), in *Essais de psychanalyse, 1921-1945*, Paris, Payot, 1968. (N.d.T.)] et « L'importance de la formation du symbole dans le développement du moi » (1930), in *Essais de psychanalyse, 1921-1945, op. cit.*

refoulement ou sublimation « non réussis ». Mais les découvertes cliniques ne sont pas contestables, à savoir que lorsque les inhibitions sont analysées, des quantités d'angoisse sont libérées, les inhibitions (mis à part ce que l'on présume être des pseudo-inhibitions dues à l'absence d'intérêt transféré) se surimposent à des sublimations existantes et le transfert de l'intérêt et de l'angoisse a lieu en suivant les axes du déplacement.

Classification. Je dois reconnaître que produire des classifications des phénomènes cliniques ne présente pas d'intérêt particulier. Cependant, il est improbable que nous puissions saisir en détail les rapports des sublimations avec les états d'angoisse tant que nous nous contentons de regroupements cliniques trop larges. Ainsi, en nous gardant à la fois d'un trop d'élaboration et de trop de chevauchements, on pourrait dégager au moins quatre groupes de phénomènes à considérer : *a)* les formations phobiques (symptômes) classiques, qui interfèrent avec les sublimations de façon secondaire ; *b)* des formations phobiques mineures, presque invisibles (le « caractère anxieux » d'Ernest Jones), qui, là aussi de façon secondaire, interfèrent avec les sublimations ; *c)* des inhibitions qui dissimulent le lien direct de l'angoisse aux sublimations ; et *(d)* des états d'angoisse directement associés aux sublimations. Ces derniers, bien qu'étant des états d'angoisse manifeste, ne sont pas reconnus cliniquement en partie à cause de la sanction sociale donnée à ces réactions ou à la conspiration du silence (ou à l'inattention) de la société qui pèse sur ces questions. On peut certainement ajouter d'autres groupes, par exemple *(e)* des sublimations qui remplissent une fonction protectrice semblable à celle d'une névrose obsessionnelle, ou *(f)* des sublimations dans lesquelles intervient un élément délirant.

Résumé. Cette discussion aboutit sur ceci : si nous adoptons un point de vue assez large, on ne peut pas dire que le résultat de la sublimation consiste invariablement à favoriser le *Lust* et à diminuer l'*Unlust*. En fait, nous rencontrons souvent l'*Unlust* en association étroite avec les activités sublimées. Cela n'exclut pas la possibilité qu'une sublimation pure ait cet effet mais donne à penser que la sublimation pure est plutôt un phénomène rare. Nous pouvons nous demander si nous n'avons pas introduit dans ce concept un critère subjectif et fantasmatique, une sorte de valeur surpuissante qui nous éloigne de l'utilité de ce terme dans l'analyse ordinaire. À partir de là, nous sommes ramenés, pour évaluer les sublimations, à un critère de protection. En second lieu, l'observation du phénomène des sublimations passagères dans des états normaux et de leur régression ou de leur mobilité dans des états pathologiques est un préliminaire utile dans l'étude de processus tels que la « déssexualisation ». La mobilité conforte l'idée d'une réserve permanente d'énergie neutre qui peut se soumettre à volonté aux pulsions pilotes qui restent inchangées et qui sont

simplement déplacées. Les changements régressifs et la réduction de la sublimation au symbolisme font penser que l'énergie non modifiée est d'un point de vue quantitatif plus qu'une simple pulsion pilote, quelle que soit la quantité d'énergie neutre en réserve.

*

Modification de l'énergie. Cela nous amène vers la seconde période où a été élaboré le concept de sublimation, lorsque la recherche a porté sur la *modification de l'énergie* en jeu dans la sublimation. Par essence, c'est une question théorique, une question de psychologie du ça. Notre contact clinique se limite en pratique à une discussion sur les sources des instincts et à l'observation des phénomènes liés aux réactions qu'ils provoquent. Inutile de dire que les textes dont dépendent toutes ces analyses se trouvent dans *Le Moi et le Ça*¹¹. Ils consistent d'abord en ceci : « La transposition de la libido d'objet en libido narcissique, qui se produit ici, comporte manifestement un abandon des buts sexuels, une déssexualisation, donc une espèce de sublimation. » Peut-être que le moi, est-il ici avancé, continue, après la transformation qui a été effectuée, de donner un autre but à la libido transformée. On avance également qu'il existe dans l'esprit une énergie neutre déplaçable qui peut augmenter l'investissement d'une pulsion érotique ou destructrice. Ce que Freud voit comme un concept indispensable, en particulier par rapport à sa distinction entre instincts de vie et instincts de mort. Cette énergie neutre, « probablement en activité dans le moi et dans le ça, provient de la réserve de libido narcissique, et est donc de l'Eros déssexualisé ». On pourrait aussi dire qu'elle est une énergie sublimée. Troisième affirmation : l'identification au père à partir de laquelle émerge le surmoi a « le caractère d'une déssexualisation ou même d'une sublimation ». Mais il semble que « se produise aussi une déliaison pulsionnelle ». Après la sublimation, « la composante érotique n'a plus la force de lier la totalité de la destruction » et « celle-ci devient libre, comme tendance à l'agression et à la destruction ».

Si nous essayons de formuler ces idées en des termes métapsychologiques connus, on verra qu'elles peuvent relever de la rubrique du détournement de but. Mais il est clair que la « déssexualisation » impliquée est quelque chose de plus fondamental : elle suppose une neutralité permanente. À partir de là, le phénomène de régression qui a été observé cliniquement dans les activités de sublimation mérite une attention particulière. Une pure cessation des activités peut être simplement attribuée au retrait de cette énergie auxiliaire. Mais une régression, ou, si vous préférez, un remplacement des sublimations par des besoins érotiques manifestes, suggère deux possibilités. Elle peut impliquer un excès de l'énergie

¹¹ Freud, *Le Moi et le Ça*, nouv. traduction, Paris, Payot, 1981, p. 242, 258, 270 (trad. légèrement modifiée).

pilote existante dans la formation, énergie qui a été déplacée mais pas complètement désexualisée. Ou elle peut être due au transfert de l'énergie neutre à une tendance érotique auparavant faiblement investie ou fortement refoulée. En outre, on peut remarquer que les énergies proviennent d'investissements d'un objet externe d'un type avancé. Et cela laisse sur le carreau le problème des toutes premières composantes des instincts sexuels. Quant à l'idée que la composante érotique est principalement sublimée après la « déliaison » des désinvestissements d'objet : l'explication la plus simple de ce processus serait que l'absorption par le surmoi des composantes agressives déliées procure l'élan supplémentaire qui est nécessaire pour amorcer telle ou telle sublimation. Une autre possibilité mérite d'être considérée : on pourrait la prendre pour le corollaire de la première proposition. On peut la formuler comme suit : la déliaison est-elle simplement le résultat inévitable du retrait de l'investissement et la sublimation simplement le destin nécessaire de la composante érotique retirée ? Ou la sublimation est-elle seulement possible après que la déliaison a eu lieu, c'est-à-dire après que les composantes destructrices ont été isolées et liées dans l'activité du surmoi ?

Sublimation et motions agressives. Il est possible d'avancer ici certains éléments en faveur de cette idée : il est bien connu que les motions agressives restent attachées au but, plus que les pulsions sexuelles. Leurs objets peuvent changer, de même que leur mode de satisfaction, mais le but demeure. Ce serait plausible que celui-ci finisse par faire difficulté lors du déplacement des pulsions liées. Nous pouvons observer dans certaines relations d'objet à quel point les motions érotiques peuvent mettre au jour des tendances agressives et les tendances agressives stimuler les rapports érotiques. Pour empêcher la confusion, on peut souligner que nous nous préoccupons, pour le moment, non pas de la transformation de l'amour en haine ni, sauf dans son sens le plus général, de l'ambivalence, mais simplement du concept de liaison. Si l'on revient à nos données cliniques, il faut observer que dans presque tous les cas où l'*Unlust* est associé à la sublimation, l'analyse a montré sans aucune difficulté le report de la composante agressive sans modification. De l'autre côté, l'une des formes de sublimation les plus contraignantes est apparemment celle dans laquelle, suivant le modèle de Sharpe et Klein, la réparation *via* la création élimine les motions destructrices et les formations fantasmatiques existantes, mais refoulées.

Masochisme. On a signalé que dans les formulations récentes l'étude de l'énergie commence à un stade du développement nettement avancé, c'est-à-dire au moment où les objets incestueux sont désinvestis. Et la définition initiale de la sublimation nous avait habitués à penser que certaines composantes pulsionnelles, dont est principalement issue l'énergie, n'exigent pas nécessairement un objet externe. En outre, comme Freud nous l'a dit,

« le *masochisme moral* » est « le témoin classique de l'existence de l'union sexuelle »¹². À l'époque de ses *Trois Essais*, le masochisme est classé comme l'un des différents couples de motions pulsionnelles. Désormais, le masochisme moral a « perdu son lien avec ce que nous tenons pour la sexualité ». Nous devons donc nous demander : la sublimation des pulsions s'applique-t-elle seulement à cette portion qui est passée par une étape d'attachement à un objet externe et qui a été ensuite retirée ? Et, autre problème : le masochisme moral est-il une sublimation ?

Ce dernier problème n'est pas simplement intellectuel. On a souvent à le traiter dans les analyses, chez les femmes en particulier. Il m'a été posé à plusieurs reprises par des patients : certains d'entre eux connaissaient la théorie analytique et posaient le problème en des termes techniques, d'autres le faisaient d'une façon plus générale. Il revient à ceci : si les courants masochiques obéissent à des fins biologiques dans les activités sexuelles des femmes et si la sublimation implique le détournement du but (la satisfaction sexuelle), alors la sublimation du masochisme doit interférer dans les capacités des adultes. Par conséquent, en raison de la valeur sociale de la sublimation, le masochisme moral ne relèverait pas d'une vraie sublimation. Selon les idées plus anciennes sur la sublimation, deux réponses à cette question sont envisageables. La première est que, quelle que soit la nature de la composante instinctuelle, la part sublimée est celle qui a été dirigée vers un objet externe ; la seconde réponse est que la sublimation s'applique seulement à des motions d'objet frustrées, et non à cette part qui a été en accord avec le moi et qui serait donc satisfaite par l'adaptation au sexuel.

On trouve une explication plus complète dans la distinction que fait Freud entre les exigences morales dues au renforcement du surmoi par les composantes sadiques libérées dans la déliaison et les exigences morales masochiques dues à un accroissement du moi dans le masochisme après la déliaison. Ces dernières comportent une satisfaction régressive des souhaits œdipiens, les premiers renforcent le refoulement des souhaits œdipiens ou le processus de défense à leur encontre. Cette explication est satisfaisante, mais elle affaiblit la définition initiale, selon laquelle la sublimation suppose simplement un détournement du but de la satisfaction sexuelle. À s'en tenir à la description, le masochisme moral montre un détournement du but sexuel, et même si nous admettons qu'il existe un élément de masochisme érogène primitif à l'arrière-plan de tout masochisme moral, il ne se manifeste pas ouvertement comme tel. Freud a recouru aux habitudes du discours sur cette question et a dit

¹² Freud, « Le problème économique du masochisme », trad. de l'allemand sous la direction de Jean Laplanche dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 297.

que l'application familière du terme masochiste à ceux qui se conduisent comme des « masochistes moraux » associe cette attitude à de l'érotisme. C'est peut-être vrai, mais cet usage clairement phénoménologique condamne l'application également familière du terme sublimation aux activités manifestement non sexuelles ou, à l'inverse, dénigre la valeur des critères sociaux pour évaluer la sublimation.

Instinct et détournement du but. Je n'ai pas assez de place pour entrer dans le détail du sadisme et du masochisme, mais il est évident qu'à l'avenir la recherche sur la dynamique de la sublimation portera de plus en plus sur le rapport des motions destructrices avec les motions libidinales. Il est également évident que, quel que soit l'avantage d'utiliser le terme seulement en un sens dynamique et quelle que soit l'importance de la confusion introduite par l'application de critères descriptifs et sociaux, il ne sera jamais possible de négliger le détournement de but. Une étude plus précise sur la labilité des buts instinctuels constituera également une part importante de la recherche future. On n'a pas besoin de réfléchir beaucoup pour s'apercevoir que quant à la labilité des buts la vieille classification freudienne des instincts était à certains égards plus commode que l'opposition récente entre instincts de vie et instincts de mort. Il est caractéristique de certains instincts de conservation que ce sont les plus récalcitrants de tous au refoulement et au changement. Il est également caractéristique des motions sexuelles qu'elles peuvent être complètement refoulées et complètement modifiées ou, pour le dire avec plus de précaution, qu'elles peuvent être modifiées au point de n'être plus reconnaissables.

Les faits se rapportant aux motions destructrices sont intéressants. Les buts des motions destructrices sont rebelles à la modification. S'ils s'associent aux motions libidinales, ils peuvent être refoulés ou contrecarrés par des formations réactionnelles ou bien précédés par des expiations. Mais la modification n'est accomplie qu'au prix de grandes difficultés. À moins d'être refoulés, les buts des motions agressives, bien qu'ils soient capables de passer d'objet à sujet, ne sont pas beaucoup modifiés. Le mode de satisfaction peut être transformé. L'emploi de mots agressifs modifie le résultat, pour autant que l'objet est concerné (un fait, entre parenthèses, qui compense dans une large mesure l'identification parfois traumatique des mots et des actes), mais cela ne fait rien de plus qu'inhiber le but. Nous ne pouvons donc pas parler strictement de détournement de but pour les motions destructrices. Le discours peut sublimer certaines composantes érotiques mais il ne peut changer le but des composantes destructrices. Celles-ci peuvent seulement être refoulées, ou bien tenues en échec, ou bien des motions contraires peuvent les anticiper. C'est donc une question ouverte de savoir si l'importance de la sublimation est en premier lieu d'empêcher que la libido soit contenue en

déplaçant des quantités d'énergie frustrée ou si sa fonction est de contrôler notre surplus de motions agressives frustrées à l'aide d'une expiation anticipatoire qui consiste à privilégier des relations d'objet amicales et secourables. Les anthropologues psychanalytiques auront sans aucun doute beaucoup à dire là-dessus, mais en attendant la question est principalement d'un intérêt clinique : la sublimation empêche-t-elle la maladie en réduisant l'angoisse ou empêche-t-elle la maladie en liquidant la culpabilité ?

Conclusion. Dans l'état d'incertitude où se trouvent nos connaissances actuelles sur la sublimation, nous ne sommes pas en mesure de tenter quelque formulation définitive que ce soit. On peut peut-être formuler quelques opinions provisoires. Du point de vue métapsychologique, toute conception fondamentale de la sublimation paraît devoir être formulée en termes d'énergie (sa source et la nature de sa modification). Ce qui en a d'abord été décrit n'entre pas dans la métapsychologie. Néanmoins, le terme a une valeur descriptive (c'est-à-dire pratique) très importante. Il serait bien plus utile si nous pouvions établir un rapport plus précis entre sublimation et symbolisme. En attendant une recherche plus avancée, nous avons le droit d'utiliser le terme (*a*) à des fins descriptives un peu vagues et (*b*) d'en faire la base d'une investigation métapsychologique de l'instinct. Nous devons cependant avoir à l'esprit que cette double application du terme est de temps à autre susceptible de susciter une très grande confusion.

Et ici, je crois, nous pouvons faire un compromis sur la question controversée de la valeur culturelle. Depuis le tout début, Freud a souligné l'importance du rôle des sublimations pour empêcher la régression névrotique, ainsi que la portée étiologique de toute rupture de la sublimation. De l'autre côté, l'introduction de valeurs éthiques ou culturelles a créé plus de difficultés et de confusion que cela ne le méritait. Tant que le refoulement existe, la valeur individuelle des sublimations culturelles et sociales reste une part inconnue. On peut bien admettre que nous sommes autorisés à apprécier la valeur sociale des sublimations d'autres peuples, mais ce n'est pas d'emblée la préoccupation de la psychologie individuelle, encore moins celle de la métapsychologie. De l'autre côté, nous sommes parfaitement sûrs de notre fait si nous soutenons que la sublimation remplit une fonction protectrice (ou défensive) – qu'elle opère comme un contrepoids compensatoire. Selon les préférences du chercheur, cette fonction peut être référée au principe de plaisir et de réalité ou bien à la maladie (impliquant une mauvaise adaptation aux règles sociales en vigueur). Si nous adjoignons une forme fixe de valeur culturelle (ou n'importe quelle autre), nous attribuons aux principes de plaisir et de réalité une rigidité de fonctionnement qui compromet sérieusement leur utilité psychologique et, entre parenthèses, nous nous chargeons d'un fardeau de « valeurs absolues » sans pouvoir

en attendre une rémunération correspondante. Autrement dit, on peut considérer qu'une sublimation a socialement une visée culturelle si et lorsque la protection individuelle contre la maladie prend la forme d'activités culturelles. En tout cas, nous devons avoir l'œil et nous assurer que les sublimations en question ne s'associent pas étroitement ni avec des formations d'angoisse manifeste ni avec des formations obsessionnelles dissimulées. Si cela s'avère être le cas, nous ne pouvons plus envisager la formation comme une vraie sublimation ; c'est une formation conductrice (de substitut), qui s'accompagne d'un retour du refoulé ou qui l'annonce. Et ici la part du symbolisme est probablement décisive. Si nous rencontrons des difficultés pour parvenir à déterminer la portée d'une sublimation quelconque, c'est à l'analyse qu'il faut avoir recours. Car nous ne sommes pas capables, à moins que la sublimation ne présente les signes patents de sa détérioration en un complexe de symboles, de vérifier notre soupçon tant que nous n'avons pas examiné les effets de la levée du refoulement dans l'analyse. La pratique confirmée de longue date de conseiller aux patients de ne pas prendre de décisions définitives pour leur carrière avant le terme de leur analyse est en soi une reconnaissance implicite de cette possibilité. En tout cas, on a intérêt à s'enquérir de ce que signifie la sublimation pour l'individu concerné, du moment qu'il ne peut plus jouir de ses capacités, à un degré ou à un autre, qu'il soit malheureux ou malade.